

## INTRODUCTION

L'île de Tabarka, préside espagnol et comptoir génois, est un établissement européen en terre africaine. Le choix de l'exploitation archéologique de ce site répondait à une double logique scientifique. Mieux qu'un site castral maintes fois remanié et restauré, et occupé le plus souvent par quelques soldats de passage, un comptoir commercial et une ville de 1 500 habitants peuvent témoigner de la nature, de la permanence et de l'importance d'une implantation humaine. Par ailleurs l'étude de Tabarka prolongeait la recherche que j'avais entreprise sur les relations politiques et économiques entre l'Italie tyrrhénienne et le Maghreb à la fin du Moyen Âge à partir de sources notariales génoises et siciliennes<sup>1</sup>. Malgré le décalage chronologique les problématiques sont largement identiques : elles sont tout d'abord celles de l'expansion génoise et européenne, et plus largement, celles des phénomènes de « colonisation » au Maghreb. La création par les Européens de puissantes compagnies et de comptoirs pour exploiter le corail maghrébin, de même que l'établissement en terre africaine de communautés de pêcheurs chrétiens qui extraient les richesses locales, s'inscrivent dans une histoire de l'expansion de l'Occident chrétien dont on peut suivre les étapes depuis le XI<sup>e</sup> siècle et dont la phase « coloniale » est réputée commencer au

XVI<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Mais, justement, l'étude des compagnies européennes de corail permet sans doute de faire remonter au XV<sup>e</sup> siècle cette approche « coloniale » de l'Afrique du Nord. Dans cette optique, l'histoire de Tabarka, comme celle des comptoirs français concurrents du Bastion de France et du Cap Nègre qui sont présentés en parallèle, s'insère dans l'histoire de la progression des intérêts européens au Maghreb et fournit un cas d'école remarquable.

Cette approche, purement « européenocentrée », présente néanmoins le défaut majeur d'ignorer le point de vue des pays maghrébins; elle s'explique aisément par les courants historiographiques dominants qui ont longtemps prévalu et elle est accentuée par la quasi absence de sources musulmanes antérieures à la chute de la Tabarka génoise. Peut-on, au demeurant, contester la réussite économique du comptoir génois? La famille Lomellini qui la géra deux siècles durant sans interruption, à l'exception d'une période de dix ans au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, s'enorgueillit d'avoir utilisé une partie de ses bénéfices à la construction d'une des plus grandes églises de Gênes. Cependant ce succès appelle quelques interrogations si l'on se place dans une perspective maghrébine, car il n'aurait sans doute pas été possible sans la bienveillance, voire la collaboration ou

<sup>1</sup> Ph. Gourdin, *Les relations politiques et économiques entre l'Italie tyrrhénienne et le Maghreb au XV<sup>e</sup> siècle*, Rome, BEFAR, à paraître.

<sup>2</sup> P. Masson, *Histoire des établissements et du commerce français dans l'Afrique barbaresque (1560-1793)*, Paris,

1903; Id., *Les compagnies du corail. Étude historique sur le commerce de Marseille au XVI<sup>e</sup> siècle et les origines de la colonisation française en Algérie-Tunisie*, Paris-Marseille, 1908.

même la volonté des autorités locales, royaume hafside, Régences de Tunis et d'Alger et tribus locales. Les Turcs de Tunis, qui prennent l'île en 1741, auraient pu, s'ils l'avaient voulu, s'en emparer ou la ruiner à tout moment. Les succès génois et européens résultent-ils vraiment d'une faiblesse politique, économique et culturelle de la terre d'accueil, pour reprendre une typologie bien connue des phénomènes de colonisation et d'acculturation<sup>3</sup>? Ou bien, ne peut-on penser que, comme leurs prédécesseurs arabes ou berbères du Moyen Âge, les Turcs de Tunis et d'Alger font appel aux étrangers pour des tâches spécifiques qu'eux-mêmes sont incapables ou ne veulent pas exécuter, en se contentant d'en tirer quelques revenus substantiels, tout en les contrôlant étroitement. Si tel est bien le cas, l'exploitation du corail maghrébin et le négoce de la Tabarka génoise, comme ceux des comptoirs français proches, s'inscrivent dans une problématique des relations entre chrétiens et musulmans qui remonte aux grands empires berbères du Moyen Âge, et au delà, aux grands empires arabes de l'époque classique, avant tout aux Abbasides : l'étranger est le bienvenu en pays musulman par ce qu'il apporte, pour les services qu'il rend et qu'on lui demande, et qui contribuent à la gloire et à la richesse de la dynastie en place, mais lorsqu'il dépasse ses prérogatives ou qu'il devient inutile, il n'a plus sa place<sup>4</sup>. La prise de l'île en 1741 ne serait que la suite logique de son déclin économique et du non paiement de la redevance depuis plusieurs années. Une Tabarka génoise sur le déclin ne présente plus d'intérêt pour le pouvoir de Tunis.

Enfin, la présence de puissantes compagnies européennes et la constitution progressive d'une importante communauté chrétienne aux portes de l'Afrique suscitent également bien des interrogations. S'agit-il d'une

société purement européenne, reproduisant fidèlement le modèle de la métropole, dans ses constructions, ses genres de vie, sa culture matérielle, ou bien se laisse-t-elle séduire par les habitudes et les modes locaux? Influence-t-elle le mode de vie des tribus locales? Dans ce domaine, plus encore que dans les autres, l'aide de l'archéologie est essentielle car elle permet d'entrevoir certains aspects de la vie quotidienne qu'ignorent les documents écrits, et de mesurer certains phénomènes d'acculturation.

On peut s'étonner qu'un tel programme d'études ne soit pas épuisé depuis longtemps, au moins dans sa partie purement historique. En effet, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les Génois qui disposent de l'un des dépôts d'archives les plus riches de l'Italie, ont entrepris une recherche systématique de leur glorieux ancêtres qui ont parcouru le monde, ouvert des routes commerciales et créé des comptoirs. Mais, pour ce qui concerne la présence génoise au Maghreb et plus particulièrement leur implication dans l'exploitation du corail, l'ère des pionniers est à peine dépassée. Pour les compagnies de corail de Marsacarès-La Calle au XV<sup>e</sup> siècle ou pour l'histoire de la Tabarka génoise, on en reste encore aux travaux de Francesco Podestà<sup>5</sup>, écrits à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, éternellement repris par les auteurs postérieurs comme Emilio Marengo ou Onorato Pastine, et complétés ponctuellement, il est vrai, par des études plus récentes, comme celles de Jean Pignon, ou dernièrement, de Carlo Bitossi. Aucun de ces auteurs n'a tenté de grande synthèse semblable aux études entreprises en France par Paul Masson qui, soutenu par une tradition déjà ancienne remontant à la conquête de l'Algérie<sup>6</sup> et renouvelée par l'optimisme colonial de la Belle Époque, a

<sup>3</sup> N. Watchel, *La vision des vaincus*, Paris, 1971; Id., *L'acculturation*, dans *Faire de l'histoire*, I, *Nouveaux problèmes*, Paris, 1974, p. 124-146.

<sup>4</sup> Sur ce point, se reporter à Ph. Gourdin, *Pour une réévaluation des phénomènes de colonisation en Méditerranée occidentale et au Maghreb pendant le Moyen Âge et le début des Temps Modernes*, dans *Chemins d'outre-mer. Études sur la Méditerranée médiévale offertes à Michel Balard*, Paris, 2004, p. 411-423.

<sup>5</sup> F. Podestà, *L'isola di Tabarca e le peschiere di corallo nel mare circostante*, dans *Atti della Società ligure di Storia Patria*, 13, 1877-1884, p. 1005-1044; Id., *La pesca del corallo in Africa e i Genovesi a Massacares*, Gênes, 1897.

<sup>6</sup> Les premières études et publications de sources concernant l'Afrique du Nord de Louis de Mas-Latrie datent de 1846. L. de Mas-Latrie, *Documents sur le commerce maritime du midi de la France, extraits de quelques archives d'Italie*, dans *Bibliothèque de l'École des*

publié deux livres importants, l'un sur les compagnies françaises d'exploitation de corail maghrébin depuis le XVI<sup>e</sup> siècle et l'autre sur l'histoire des établissements commerciaux français<sup>7</sup>, qui mettent en valeur et soulignent la continuité de la politique coloniale de la France en Afrique du Nord depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Les raisons d'un tel retard génois sont multiples : tout d'abord, les chercheurs du XIX<sup>e</sup> siècle et du premier XX<sup>e</sup> siècle ont privilégié les comptoirs orientaux de l'époque médiévale considérés, à tort ou à raison, comme plus révélateurs du prestigieux passé de la cité ligure. Par ailleurs, l'Italie n'a pas vécu l'aventure coloniale de la même façon que la France et l'on peut noter, à cet égard, que l'étude de Francesco Podestà sur Tabarka est contemporaine de l'installation du protectorat et en constitue comme une réponse tendant à démontrer l'antériorité génoise en Tunisie. En outre, des raisons plus matérielles, comme la dispersion des sources, ont certainement contribué à maintenir de nombreuses zones d'ombre. En effet, les sources qui permettent de compléter et de renouveler l'histoire du comptoir génois de Tabarka ne se trouvent pas à l'*Archivio di Stato* de Gênes, mais plutôt à Simancas, ou dans les archives privées, d'accès souvent problématique, des grandes familles génoises auxquelles les Lomellini étaient affiliés, ou encore en Sicile et à Parme, voire à Paris. En effet, les Génois ont « oublié » que Tabarka est un préside espagnol avant d'être un comptoir génois, et cela explique que les débuts de la présence génoise soient restés dans le flou le plus complet, d'autant plus qu'ils sont associés à un fait légendaire inlassablement répété, celui de l'échange du célèbre corsaire Dragut qui avait été fait prisonnier dans les eaux corses contre l'acquisition de l'île de Tabarka.

Cette étude se fixe donc trois objectifs majeurs :

a) elle se veut tout d'abord une histoire du comptoir et de la ville de Tabarka qui, sans prétendre à l'exhaustivité, complète largement

les études précédentes et apporte quelques réponses aux interrogations et aux zones d'ombre relevées par certains auteurs, en particulier sur les origines du comptoir et sur sa chronologie, sur ses relations avec la Couronne d'Espagne qui sont généralement totalement occultées, sur sa réussite économique dans l'exploitation du corail et la traite des blés... Il s'agit donc d'une monographie, et l'on sait que ce terme est lourdement chargé de sens chez les représentants de certains courants de l'historiographie récente. Elle n'a pas la prétention d'épuiser le sujet mais veut présenter le comptoir et la ville de Tabarka comme un cas d'école, et les placer en perspective historique sur le long terme en le comparant aux autres comptoirs concurrents du Bastion de France et du Cap Nègre;

b) en outre, malgré l'hégémonie écrasante des sources chrétiennes, cette étude veut également montrer que la réussite de Tabarka et son déclin au XVIII<sup>e</sup> siècle ne résultent pas seulement de la volonté commerciale des Génois puis de son essoufflement; en effet, la présence génoise, la prospérité du comptoir et sa chute en 1741 sont aussi voulues par les autorités de Tunis et même à certains moments par celles d'Alger, qui à l'exception des périodes de crises pendant lesquelles elles peuvent éventuellement perdre provisoirement leur contrôle de la situation, décident de l'opportunité du séjour des étrangers et surveillent étroitement leurs activités;

c) enfin, elle veut montrer l'originalité de la société créée à Tabarka par ses habitants qui, arrivant sur les côtes africaines avec leur mode de vie ligure, se sont progressivement africanisés et arabisés, sans toutefois se laisser islamiser.

#### *Remerciements*

Je remercie chaleureusement toutes les personnes qui m'ont aidé dans cette entreprise, en particulier les directeurs et le personnel des nombreux dépôts d'archives ou bibliothèques que j'ai fréquentés qui, tous, m'ont

*Chartes*, 8, 1846, p. 203-213; Id., *Bulle inédite de l'an 1290 relative à la ville de Tlemsen*, *Ibid.*, p. 517-520.

<sup>7</sup> Références note 2 de cette introduction.

prodigué leur aide et leurs conseils. Je remercie également mes collègues et amis qui, au cours de conversations souvent informelles, m'ont permis d'affiner certaines de mes hypothèses. Certains ont pris de leur temps pour lire et corriger plusieurs chapitres ou parties. Je ne voudrais pas terminer ces remerciements

sans citer Claude Grenié, ancien Tabarquin qui, avec sa verve et sa gentillesse habituelles, a mis à ma disposition ses documents, sa mémoire et son savoir. Enfin, je remercie ma famille et surtout ma femme Dominique, qui m'a soutenu et encouragé patiemment pendant ces longues années de recherche.